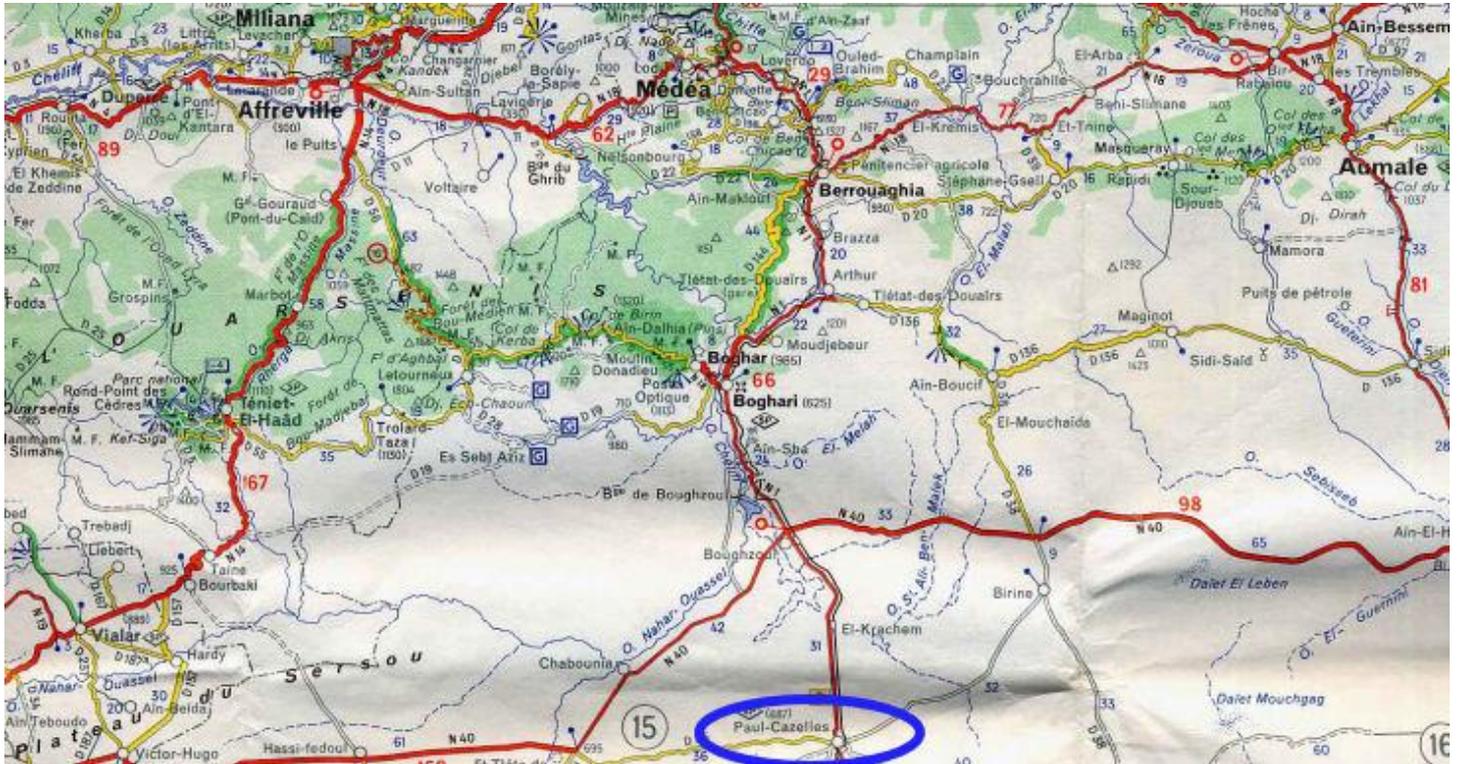


« Non au 19 mars »

VOICI quelques articles de presse ou de donateurs retenus à votre attention :

1/ Le village de TAGUINE devenu ZMALET- EL - Emir- ABD-EL-KADER à l'indépendance

Ce lieu du Sud algérien, culminant à 850 mètres d'altitude, est situé à 120 km au Sud-est de TIARET et à une trentaine de km, au Sud, de son chef lieu CHELLALA-REIBELL.



APERCU HISTORIQUE

L'histoire de la région du TITTERI se confond avec celle du Maghreb central, marquée par les invasions successives des Romains du 2^{ème} siècle avant Jésus Christ au 5^{ème} siècle après Jésus Christ. Les Vandales ont aussi marqué leur présence sans pouvoir asseoir leur colonisation. Les byzantins ont, à leur tour, rencontré une résistance des tribus autochtones.

Jusqu'au 7^{ème} siècle, le Maghreb Central, appelé Zénitie par Ibn Khaldoun, restait indépendant. Numides, Maures et Gétules devinrent les Zénètes grâce aux brassages qui s'effectuèrent entre les différentes tribus à cette époque. C'est entre les 7^{ème} et 9^{ème} siècles que la conquête arabe qui, favorisée par les Kharédjites de Tahert, étendait la souveraineté des Rostémides sur toutes les hautes plaines.

Vers la moitié du 11^{ème} siècle, l'invasion des bédouins Hillaliens chassés d'Egypte par les Fatimides, eut de graves répercussions sur la stabilité des royaumes berbères, en mettant fin à la dynastie des Hamadites.

A la faveur de l'invasion des Beni Hilal, les tribus Nomades Zénètes chassèrent les Sanhadja sédentaires.

Du 14^{ème} au 19^{ème} siècle, ce fut la domination turque et la conquête de Médéa par Arroudj. En 1517 Baba Arroudj occupa Médéa et y installa une garnison d'infanterie turque et quelques cavaliers andalous émigrés d'Espagne. Le 1^{er} bey désigné à la tête de ce beylik fut Redjeb, bey de 1547 à 1633. Le nombre de beys qui ont gouverné le TITTERI pendant 227 ans de 1548 à 1775 a été de 18. Le bey Sofra à la tête du beylik depuis 1772 trouva la mort lors de l'expédition qu'il mena contre les Tribus des Ouleds Nail qui, pendant plusieurs années, ne s'acquittaient pas de leurs impôts.

Les échecs successifs des troupes turques permirent l'établissement à Médéa du siège permanent du Beylikat du TITTERI pour mieux affirmer l'autorité chancelante des pachas. Le choix du divan porta sur Mustapha El Ouaznadj Ben souleimain qui fut nommé bey du TITTERI qu'il administra pendant dix neuf ans de 1775 à 1794.

Mohamed Frira, surnommé l'égorgeur, administra le TITTERI de 1794 à 1799 et fut tué lors d'une expédition. Son successeur Ibrahim Tlemçani conserva le pouvoir jusqu'en 1801. Le bey Hassan occupa le gouvernorat du TITTERI et fut plusieurs sorties contre les Ouled Nail. Il fit construire à Médéa la mosquée appelée Djamaa El Ahmer près de la porte des jardins. Mohamed bey lui succéda jusqu'en 1809 et fut à son tour étranglé par ordre du nouveau Pacha Hadj Ali. Boumezrag clôt la

Le duc d'AUMALE parti de BOGHAR avec 1300 fantassins ou artilleurs et 600 cavaliers. Il prit la piste du Sud, par CHABOUNIA, à la recherche de la capitale ambulante de l'Emir. Lorsqu'un guide lui apprit qu la Smala était arrêtée près des sources de TAGUINE, le duc laissa les fantassins et les artilleurs sur place et parti en toute hâte avec ses 600 cavaliers, répartis en trois groupes :

- un à l'Ouest avec le lieutenant-colonel MORRIS (4^{ème} Chasseurs),
- un à l'Est avec le colonel YUSUF,
- et un au centre avec le duc,

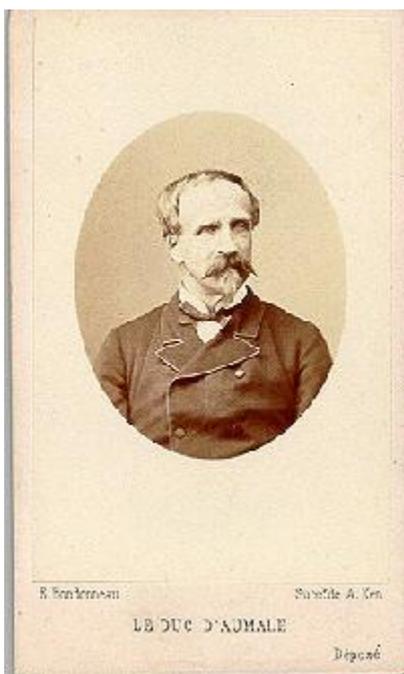


YUSUF(ou YOUSOUF) en réalité Joseph VALENTINI (1808/1866)



Louis, Michel MORRIS (1803/1867)

Extrait du Rapport du duc d'AUMALE en date du 20 mai 1843 :



Henri d'Orléans, duc d'Aumale (1822/1897)



Emir Abd-El-Kader ben Muhieddine (1808-1883)

« Vous connaissez, mon général, le colonel YUSUF et le lieutenant-colonel MORRIS.

« Vous connaissez leur brillant courage et leur intelligence militaire, mais je n'hésiterai pas à vous dire qu'ils se sont montrés au dessus de leur réputation. Après eux, je vous citerai, dans l'Etat-major, le commandant JAMIN , mon aide de camp, les

capitaines de BEAUFORT, DURRIEU et de MAEGUENAT, l'interprète de 1^{ère} classe URBAIN ; dans la 33^{ème}, le capitaine DUPIN, de l'Etat-major. Dans la gendarmerie, le lieutenant GROS-JEAN, le maréchal-des-logis CHAMBER, le brigadier HUREL, le gendarme FORMEAU, blessé : dans le premier Chasseurs, le lieutenant LITCLIN, blessé, les maréchaux-des-logisd'ORVINSY et POBEGUIN ; dans le 4^{ème} Chasseurs, les capitaines d'EPINAY, GRAND VALLET et CADIC, le lieutenant PAULZE DIVOY, les sous-lieutenants MARCHAND, DREUE, CANCALUX et DELAGE ; les maréchaux-des-logis DREUX, CARELLES, LAROCHE, CAMBRIEL, MOUPHOX ; les brigadiers MASSON, BERTRAND, BOISNET, BRIOUT ; les Chasseurs MAGUIN, MOREL, DELACOUR, PERAY, LEMOINE et DESPRES ; le trompette HARDOIN.

Dans les Spahis : le chef d'escadrons d'ALLONVILLE ; les capitaines OFFROY et PIAT ; les lieutenants FLEURY, JACQUIER, LAMBERT, FRONTVILLE et LEGRAND ; les sous-lieutenants DUBARAIL, GANTROT, BREUTE de BRETEUIL, PIAT et SAÏD, blessé grièvement, l'adjudant OLIVIER, les maréchaux-des-logis MESINER, de CHAMITS, YOUSSEF-ben-MORCELLI, Abderrahmann-ben-SIDI ALI, KADDA EI ABOUDI ; les brigadiers GARNIER, Ben KASNADJI, Hussein Ben BACHIR, ELMODANI ; les cavaliers BOURICHA, OUALI-ASSAM, Ben-AÏSSA, Ben KASSEM, Ouled-El-BEY, Abderrhamann-bou-NOUA, Mourad-Bel-HADJ, Moustapha et Ben KASSEM-ben-OMAR ».



La Smala a été prise par surprise en l'absence de l'Emir. Combien de personnes comprenait cette Smala ? Beaucoup. 300 Arabes furent tués au cours de l'assaut et beaucoup ont été faits prisonniers. Eu égard au nombre il n'en garda que 3 000, et laissa partir tous les autres (**Ndlr** : Voir INFO 456,457,458,459 et 460)

La mère et la femme d'ABD-EL KADER avaient été retenues pendant quelques instants et profitant de la confusion purent s'échapper.

Le 17, le Duc d'AUMALE séjourna à TAGUINE pour donner un peu de repos à la colonne. Les tentes et le butin qu'on ne put transporter furent brûler. Le prince se replia ensuite sur BOGHAR et de là sur MEDEA, d'où sa prise fut conduite à ALGER. Parmi les prisonniers se trouvaient la famille entière de Mohamed-Ben-ALLAL-ben-EMBAREK, et celle d'EL-KHAROUBI, premier secrétaire de l'Emir et celles de plusieurs autres chefs influents.

L'affaire de TAGUINE avait porté le plus gros coups à l'Emir ABD-EL-KADER.



Le récit de cet exploit militaire se trouve facilement et a déjà été évoqué dans nos lignes. Par contre l'environnement géographique n'est jamais précisé : le voici :

TAGUINE est situé dans la vallée de l'Oued TOUIL. Cet oued n'a d'écoulement qu'en temps de pluies ; et seules ses grandes crues atteignent le confluent avec l'Oued OUERK et le NAHR OUASSEL près de CHAHBOUNIA, 75 Km plus au Nord. REIBELL-CHELLALA est à 35 Km de la piste ; et à vol d'oiseau TIARET est à 100 Km et BOGHAR à 110. Les soldats français étaient venus à BOGHAR, les tribus de la Smala sont parties se réfugier à TIARET.



Steppe de l'Oued TOUIL



CHAHBOUNIA



CHELLALA



TAGUINE est en plein milieu de la steppe alfatière, mais à un endroit favorisé par l'abondance des sources. Il peut subsister en hiver quelques zones humides près des rives de l'oued, ce qui a pour les moutons des avantages : la pousse des végétaux, et des inconvénients : la diffusion des parasitoses. Les sols sont corrects malgré une légère salinité due à des remontées d'eaux profondes triasiques le long d'une courte faille longeant les hauteurs proches des collines de la CHEBKA.

TAGUINE est à 850 mètres d'altitude ; il y fait froid l'hiver. Un hiver plus froid que de coutume décime les troupeaux. Les moutons de l'Atlas saharien et de LAGHOUAT passaient par TAGUINE au printemps et à la fin de l'été. Tout au long de la période française TAGUINE est resté une zone d'attente importante pour la transhumance et un centre modeste où résidait un Caïd dépendant de la commune mixte de CHELLALA.

Ce ne fut jamais un centre de peuplement européen.

Il y a 52 ans, le départ des gendarmes du poste de gendarmerie de Taguine

Témoignage du colonel Jean Fressy

Dans la revue du Trèfle d'avril 2013 des anciens élèves de l'EONGN, il a été fait état de la victoire de Taguine, et nous avons pu admirer le courage des gendarmes du peloton Grosjean.

A la suite du duc d'Aumale, nos Anciens n'avaient pas hésité à se lancer à l'attaque du campement de l'Emir Abd el-Kader, disposant de forces bien plus importantes que les nôtres.

Le 28 juin 1958, un poste de deux gradés et huit gendarmes fut installé sur le site de la bataille. Cet élément prit le nom de poste permanent de Taguine avec un fonctionnement identique à celui d'une Brigade territoriale.

En 1961, je commandais, en tant que lieutenant, la Compagnie de gendarmerie de Boghari dont dépendait Taguine, dans la Légion d'Alger et le Groupement départemental de Médéa.

A Taguine, les gendarmes étaient correctement logés et avaient même fait venir leur famille. La zone était pacifiée et une S.A.S. (Section administrative spécialisée) jouxtait le poste, aux ordres du lieutenant Pierre Geoffroy des affaires algériennes, qui disposait d'un Groupe de commandement et d'un

Maghzen, soit une trentaine de supplétifs à cheval. Sur le piton voisin était installé un peloton de Dragons.

Devant le poste, sur la grande place du village, se trouvait un monument entouré de chaînes, destiné à marquer le succès de la bataille du duc d'Aumale. Gravées dans la pierre, les inscriptions suivantes :



Prise de la smala d'Abd el-Kader le 16 mai 1843



Lieutenant Geoffroy, son épouse et ma petite famille



Duc d'Aumale

Prise de la Samala d'Abd el-Kader
16 mai 1843
Henri d'Orléans duc d'Aumale
Maréchal de camp
commandant
la Colonne expéditionnaire

Le village de Taguine se trouve à une trentaine de kilomètres au sud de Chellala-Reibell où demeure le sous-préfet. Le chef-lieu et Taguine sont réunis par une piste en terre battue. Il n'y a évidemment ni magasin ni cinéma dans le coin, mais les épouses et les enfants se contentent de la vie que les chefs de famille leurs offrent. Néanmoins, en cette fin d'année 1961, il est question de se replier vers la métropole et les Brigades disparaissent les unes après les autres du paysage.

Pour le moment, le poste permanent de Taguine tient le coup, avec son chef, l'adjudant Floureau, ses 8 gendarmes et ses supplétifs. D'ailleurs, le 20 janvier 1962, les bâtiments tout neufs de la nouvelle mairie sont inaugurés dans une grande cérémonie, regroupant autorités militaires et administratives. Mais deux mois plus tard, l'adjudant est muté. Je le remplace par un gendarme, ancien de la Brigade de Reibell. Le 5 avril 1962, suite au départ du peloton de Dragons, la S.A.S. est supprimée et le lieutenant Geoffroy muté à la sous-préfecture voisine. Voilà le maire Seddik seul avec son administration. Il me reste 5 gendarmes qui se sentent un peu seuls. Je leur envoie 5 gendarmes en renfort. Cependant, seuls européens à 30 km à l'entour, les gendarmes, leurs épouses et les enfants sont moins que rassurés.

Enfin, le 7 mai 1962, l'ordre de dissolution du poste arrive, avec exécution immédiate. Mais il me faudra quand même deux jours pour réunir quatorze camions pour embarquer les matériels du poste et les déménagements des personnels. Le 9 mai 1962, rassemblement au pied du mât des couleurs. J'avais soigné le décorum. Les camions étaient parfaitement alignés sur un rang, sous la protection de mes jeeps FM, les personnels et les civils au pied de leur véhicule. Pour la première fois de ma carrière, je fais « envoyer » les couleurs, autrement dit nous les avons descendues définitivement.

Beaucoup avaient la larme à l'œil et moi-même je n'étais pas très fier. Le maire Seddik et son conseil municipal faisaient une pâle mine. Au loin, les fellaghas attendaient placidement la fin de la cérémonie pour venir régler leurs comptes et faire un peu de chasse aux sorcières.

A mon signal, tout le monde a embarqué dans les camions et les jeeps, et j'ai donné l'ordre de départ, ma jeep en tête, puis les camions et leur élément de protection. J'ai laissé le lieutenant Geoffroy tout attristé au chef-lieu à Reibell, et nous avons continué jusqu'à Boghari. Puis, dissolution et répartition des personnels et des matériels selon un plan établi à l'avance. J'ai rendu les camions à mes obligeants camarades des troupes voisines et m'en suis allé rendre compte, sous l'indifférence générale. Pour ce départ d'un haut-lieu de notre histoire, pas d'autorité militaire ni administrative. Nous sommes restés entre nous.

Le poste permanent de Taguine aura tenu près de quatre années et ses personnels auront accompli vaillamment leurs missions ; les épouses aussi méritent des éloges.

Mais qu'est-il advenu du monument à la gloire d'Henri d'Orléans ?

Le département de MEDEA fut un département français d'Algérie entre 1957 et 1962.

Considérée depuis le 4 mars 1848 comme partie intégrante du territoire français, l'Algérie fut organisée administrativement de la même manière que la métropole. C'est ainsi que pendant une centaine d'années, la ville de Médéa, fut une sous-préfecture du **département d'Alger**, et ce jusqu'au 20 mai 1957. À cette date ledit département est amputé de sa partie méridionale, afin de répondre à l'accroissement important de la population algérienne au cours des années écoulées.

Le département de Médéa fut donc créé à cette date, et couvrait une superficie de 50 331 km² sur laquelle résidaient 621 013 habitants et possédait cinq sous-préfectures : AUMAËLE, BOGHARI, Bou-SAÂDA, Paul CAZELLES et TABLAT.

En 1958, un arrondissement supplémentaire lui est rattaché, celui de DJELFA, constitué du territoire de la commune mixte éponyme, et les arrondissements d'AUMAËLE, de Bou-SAÂDA et de TABLAT en sont distraits pour constituer l'éphémère département d'Aumale.

Arrondissement de BOGHARI comprenait les centres suivants : AÏN BOUCIF – ARTHUR – BOGHAR – LETOURNEAUX – MOUDJBEUR – REBAÏA – SIDI LADJEL – TAGUINE – TLELAT des DOUAIRS –

MONUMENT AUX MORTS

Le relevé n°54422 concernant le chef lieu "CHELLALA" mentionne 100 noms de soldats "MORT pour la France" au titre de la guerre 1917/1918, à savoir :

ABDELKADER Ben Ahmed (Mort en 1914) - ABDELKADER Ben Mohamed (Mort en 1917) - ABDELKADER Ouakane (1917) - ABIDAT Abdelkader (1914) - ADDALAH Rabah (1918) - AHMED Ben Naimi (1916) - ALANE Ali (1914) - ALLAN Boudoud (1918) - AMAR Ben Hachemi (1918) - AMER Belkacem (1918) - BACHIR Belkhir (1918) - BAILON Jacques (1915) - BAROUN Abderrahmane (1915) - BELAÏSSA Seddik (1915) - BELAOUN Aïssa (1916) - BENHAMA Mohammed (1917) - BENMECHICH Ben Cherif (1915) - BOU DAVID Ben Abderrahmane (1914) - BOUAZZA Abdelouhab (1918) - BOUFATAH Abdelkader (1918) - BOUMERDAS El Kater (1918) - BOUMIDOUNA Souati (1918) - BOURENNANE Lakdar (1916) - BOURRAS Mebarek (1918) - BOUZID Abdelkader (1917) - CORTES Candélaro (1916) - DAKOU Mohamed (1914) - DEKDOUK Ahmed (1916) - DEKHLI Ahmed (1919) - DJEBBOURI Dabbab (1915) - DJELLALI Amar (1916) - DJILALI Ben Hadj (1914) - DJILALI Ben Mohamed (1919) - EL BAZ Azar (1915) - EL HADJ Boudjamil (1914) - ELADJAL Ben Ahmed (1917) - ELHADJ Ben Alhadj (1914) - FERADJI Ben Mohammed (1914) - FRADJ Abdelkader (1919) - FRIHI Lakhdar (1918) - GHRIB Aïssa (1918) - GUECHTOULI (1918) - GUEZZOUL Otmane (1918) - HADJ ALI Ben Naimi (1919) - HALMOUCHE Chikh (1916) - HIDIA Chikh (1919) - KEHAL Larbi (1918) - KEHILECHE Ahmed (1918) - KOUIDER Ben Ali (1918) - KOUIDER Ben Chelali (1916) - LAKEHAL Abdelkader (1918) - LARBI Ahmed (1917) - LEGHOUIL Belkacem (1919) - LOUNNAS Bouchiba (1916) - MAAMAR Ben Lakdar (1916) - MAHAMMED Ben Amar (1918) - MAKOUDI Abdelkader (1916) - MEBARKI Mohammed (1918) - MEFTAHI Miloud (1917) - MEGHANI Ben Ali (1918) - MELIANI Bouziane (1916) - MESSADI Ameur (1916) - MESSAOUD Ben Mohamed (1914) - MESSAOUD Ben Salem (1918) - MESSAOUD Ben Salem (1918) - MESSAOUD Hadj (1915) - MESSAOUD Mehiddine (1918) - MESSAOUDI Lakda (1918) - MESSOUM Ben Mohamed (1916) - MOHAMED Ben Sofrani (1918) - MOHAMMED Ben Abdelkader (1914) - MOHAMMED Ben Kouider (1914) - MOHAMMED Ben Mohamed (1918) - MOUCHI Ben Isaac (1915) - NABI Bentayeb (1917) - NAÏMI Mebarrek (1916) - NEBLI Chikh (1919) - OUAHEK Mohamed (1915) - OUARI Ahmed (1914) - RABAH Ben Youssef (1914) - RATA Belkacem (1917) - REBBAH Boucherit (1916) - SAÂD Ben Moktar (1917) - SAAD Mohammed (1918) - SACI Ben Safi (1916) - SALHI Ragna (1918) - SEGHIR Ben Zidi (1917) - SELMOUN Abdelkader (1919) - SLIMAN Ben Belkhair (1918) - SMAÏDA Saïd (1915) - TOUNSI Ben Abed (1914) - YAHIA Ben Mohamed (1918) - YAHIA Mohamed (1918) - YAHIA Tayeb (1914) - YAHIAOUI Hamed (1916) - YAYA Mohamed (1916) - YAYA Tebbiche (1916) - ZAGHZI Benslin (1918) - ZEGGAÏ Cherif (1918) - ZEKRI Rabah (1916) -

SYNTHESE réalisée grâce aux sites-ci-dessous :

ET si vous souhaitez en savoir plus sur TAGUINE, cliquez SVP au choix, sur l'un de ces liens :

<http://www.cerclealgerianiste.fr/index.php/archives/encyclopedie-algerianiste/histoire/histoire-militaire/la-conquete/239-la-prise-de-la-smalah>

<http://algeroisementvotre.free.fr/site0301/conquete/conqu005.html>

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/remmm_0035-1474_1973_num_15_1_1260

<http://edgard.attias.free.fr/Reibell.html>

<http://edgard.attias.free.fr/Nomades.html>

<http://www.youtube.com/watch?v=j-Z96fv-qE>

http://www.titteri.org/v_medea.htm

<http://www.babzman.com/2014/cela-sest-passe-un-16-mai-1843-la-prise-de-la-smala-dabdelkader/>

<http://steppe.doomby.com/pages/historique-geryville/les-arouch-tribus.html>

http://www.histoire-fr.com/monarchie_juillet_fin_regne_louis_philippe_2.htm

2/ EXECUTION d'Hervé GOURDEL parce que FRANÇAIS



Photo issue du site : <http://tempsreel.nouvelobs.com/monde/20140925.OBS0143/herve-gourdel-assassine-c-est-une-declaration-de-guerre.html>

Un important dispositif militaire ratisse la région de Tikjda

<http://www.liberte-algerie.com/actualite/enlevement-de-herve-gourdel-ce-qui-s-est-passe-un-important-dispositif-militaire-ratisse-la-region-de-tikjda-228875>

Arrivé à Alger le 20 septembre, le Français Hervé Gourdel est enlevé le lendemain soir à Tikjda. Quel a été son parcours dans cette région avant de tomber aux mains de terroristes ? Indications.

Approché hier matin par Liberté, K. M., gérant d'une agence de voyages à Alger, affirme qu'il connaissait personnellement les cinq accompagnateurs et qu'il est entré en contact avec leurs proches depuis l'annonce du rapt, soit lundi soir. D'abord une précision de taille, selon notre interlocuteur, "le Français n'est pas venu en Algérie dans le cadre d'un séjour organisé par une agence de voyages". Il affirme aussi qu'Hervé Gourdel était attendu, samedi 20 septembre, à l'aéroport international d'Alger, par un ami, L. K., lui-même un alpiniste chevronné.

Ce dernier, installé à Lille (France), est originaire de la commune de Bechloul (Bouira). Il connaissait depuis plusieurs années Hervé Gourdel. Le duo a été rejoint au hall central de l'aéroport par trois autres Algériens : un membre du club d'escalade de Boufarik (Blida), un amateur de sport de montagne, originaire d'El-Asname (Bouira), et de deux autres amateurs d'alpinisme dont un père et son fils (détenteur de plusieurs titres de champion d'Algérie d'escalade). Concernant le visa obtenu par le Français, K. M. affirme qu'il y a trois possibilités : "Soit il a eu la réservation d'un hôtel, soit il a obtenu un hébergement par son ami, ou encore via le club alpiniste de Boufarik."

Selon des sources concordantes que K. M. confirme, les cinq se sont rencontrés à la mi-journée à l'aéroport avant de prendre la route, ensemble, à destination de Tikjda. L'objectif : effectuer une randonnée de deux jours. Un détail important. Hervé Gourdel n'a pas passé la nuit, comme annoncé par plusieurs organes, dans le chalet du Kef (dont l'ancienne appellation, à l'époque coloniale, était Chalet du CAF, initiales du Club alpiniste français). "Il est impossible qu'il puisse y être accepté parce que le lieu est interdit aux étrangers par les services de sécurité puisqu'il n'y a pas de réseau téléphonique sur place", soutient K. M. Il s'avère, effectivement, qu'Hervé Gourdel et ses cinq accompagnateurs ont passé la nuit de samedi à dimanche dans un chalet privé, à environ un kilomètre du chalet du Kef.

Pourquoi ce lieu ? Tout simplement parce qu'il appartient à l'un des cinq accompagnateurs, un natif de Tikjda. Des sources nous ont indiqué que "le propriétaire du chalet n'avait pas avisé les services de sécurité de la présence d'un ressortissant étranger comme l'exige la loi". En se référant à son expérience d'organisateur de séjours touristiques à Tikjda et aux informations qu'il a obtenues auprès des familles des accompagnateurs, K. M. affirme que les six se sont dirigés, dès dimanche matin, vers Lalla Khadidja, le plus haut sommet du Djurdjura (2 308 mètres d'altitude) et "comme le font régulièrement tous les randonneurs, ils se sont déplacés en voiture jusqu'au col de Tirourda, qui relie les trois wilayas de Tizi Ouzou, Béjaïa et Bouira, et qui se trouve à une vingtaine de kilomètres de Tikjda".

Et notre interlocuteur de révéler aussi que les six randonneurs "se sont arrêtés juste à côté du village Aït Ouabane, situé à quelques centaines de mètres du col, et après avoir garé la voiture, ils ont entamé l'ascension jusqu'au sommet de Lalla Khadidja, qui dure généralement deux heures et demie, et ils sont, sans aucun doute, restés durant le reste de la journée pour admirer le paysage". Le responsable de l'agence de voyages ajoute : "En outre, j'ai su que le Français était photographe, donc il a dû en profiter pour prendre des photos du sommet et même attendre le coucher du soleil, qui est d'ailleurs d'une beauté incroyable vu de Lalla Khadidja."

Si, comme le précise le communiqué du ministère de l'Intérieur et des Collectivités locales publié lundi soir, l'enlèvement s'est déroulé à 21h, "à hauteur du village Aït Ouabane, alors que les six étaient dans leur véhicule, il est tout à fait plausible que les terroristes aient enlevé les randonneurs juste après leur descente du mont". Les ravisseurs avaient-ils remarqué la présence des six dès leur arrivée dans la matinée ?

Toutefois, une autre version circule dans la région de Tikjda. Selon des sources locales, les cinq accompagnateurs et le Français ont été capturés dans la soirée devant une source d'eau au milieu de la forêt et donc, il n'y a pas eu d'interception de leur voiture... Une source interrogée par notre correspondant à Bouira précise que les cinq accompagnateurs du Français ont été séquestrés dans la forêt avoisinant Aït Ouabane, durant toute la nuit de dimanche à lundi, avec Hervé Gourdel, avant d'être libérés dans la matinée. "Ils sont arrivés à Tikjda vers 16h30, hier (lundi, ndlr) après une marche à pied de plusieurs heures et se sont directement dirigés vers la caserne militaire".

Imprudence ou ignorance ?

Une autre interrogation s'impose. Comment les six amateurs d'alpinisme ont-ils pris le risque d'effectuer une randonnée dans une région où a eu lieu, juste la veille, samedi après-midi, un faux barrage. Comme annoncé par le site électronique arabophone, alhadath-dz, dimanche, un groupe composé d'une quinzaine de terroristes, en tenue afghane, avait attaqué une dizaine de randonneurs du côté de la commune de Saharidj, soit le versant sud du mont Lalla Khadidja, et juste à quelques kilomètres de Tikjda. Les jeunes avaient été délestés de leur argent, de leurs téléphones portables et de leurs chaussures. L'information avait rapidement circulé dans la région. Selon toute vraisemblance, les cinq Algériens et le Français n'ont pas eu de contact avec la population locale à leur arrivée. Sauf s'ils ont pris le risque en connaissance de cause...

3/ Souvenirs de séjours dans les massifs forestiers algériens

Les massifs forestiers algériens ont, juste après leur délimitation par l'administration coloniale française, été dotés d'infrastructures de séjour pour les agents et les gardes champêtres pour l'accomplissement de leurs missions de protection et de gestion des cantons forestiers qui étaient à leur charge.

Ces maisons forestières sont disséminées à travers l'ensemble des massifs du Tell et des Haut Plateaux, de Tlemcen jusqu'à Tébessa. Généralement, elles sont situées à l'intérieur de clairières, en plein milieu de la forêt. Certaines d'entre elles sont construites à la lisière des massifs, sur la route principale ou sur une piste à la manière des maisons cantonnières appartenant aux services des travaux publics. Les gardes forestiers y vivaient en famille avec toutes les commodités qui étaient rattachées à leurs missions : monture (cheval ou mulet), harnachement et autres accessoires d'étable, arme de dissuasion, carnets et imprimés de constatations de délit forestiers. Comme ils disposaient aussi de l'essentiel des moyens de vie sur site : un lopin de terre pour une exploitation agricole, une source aménagée et une autorisation de couper le bois pour un usage domestique (chauffe et cuisine).

Cette forme d'organisation forestière qui fait du garde champêtre le pivot de la politique publique de gestion et de police forestière a été mise en place avec la promulgation des lois du "Senatus-Consult" partir de 1865. Les massifs de bois les plus intéressants sur le plan des potentialités de production (bois et sous-produits) ont été placés sous l'autorité de l'Etat, ce sont des forêts domaniales et elles représentant, jusqu'à ce jour, la majorité des forêts algériennes. La maison forestière est le dernier chaînon d'une organisation qui commerce au niveau de la conservation départementale. Elle permet de fixer son locataire sur les terres qu'il est censé défendre contre les délits de coupe, le pâturage illicite et les incendies. Cette stabilité lui permet aussi d'être au service des riverains à qui il délivre les quotas de bois chaque hiver, des titres de concession de parcelles de terres et chez qui il recrute des ouvriers pour les chantiers d'exploitation ou de réalisations d'infrastructures.

Cette organisation qui a fait ses preuves pendant l'ère coloniale a été maintenue au lendemain de l'indépendance. Elle a, bien sûr été améliorée selon les progrès techniques introduits dans le pays. Les agents de l'Etat ont bénéficié de véhicules tout terrain, ce qui provoque la disparition graduelle des montures. Leurs enfants étaient scolarisés à la faveur de l'installation des écoles dans les zones rurales les plus reculées. Les maisons forestières étaient, pour la plupart, équipées de communication radio ou de téléphone et d'électricité. Ce schéma d'organisation et de fonctionnement est, depuis le milieu des années 1990, quelque peu malmené par les événements qu'a vécus le pays et particulièrement ses zones rurales enclavées dans les massifs forestiers. Beaucoup de maisons forestières ont été désertées très tôt par leurs occupants au même titre que les hameaux abandonnés par les populations riveraines de la forêt. Livrées à elles-mêmes, ces maisons ont souvent subi la patine du temps et des dégradations suite à des actes de vandalisme.

NDLR : *En 1895 le corps des chasseurs forestiers comprenait en Algérie 500 chasseurs-forestiers et 20 officiers.*

L'organisation algérienne n'était pas spécifique, elle suivait les règles établies pour le territoire français.

Cette fonction, qui fut d'abord simplement un poste délivré par l'Etat, fut ensuite incorporée dans l'armée : les gardes forestiers reçurent le même équipement que les soldats d'infanterie et furent considérés comme des soldats d'élite. C'est ainsi que des hommes qui perpétuaient une tradition au sein de la tribu se retrouvèrent avec un statut de militaire, et certains d'entre eux durent aller se battre lors des guerres auxquelles le France participa.

A cet effet une pensée toute particulière concernant tous les gardes forestiers assassinés alors qu'ils accomplissaient leurs délicates missions en Algérie. Plus tard l'Algérie indépendante a fait de M'Mida ZABANNA un martyr, le comparant même à Guy MÔQUET, mais ils oublient de citer sa victime monsieur François BRAUN, assassiné dans la nuit du 31 octobre au 1^{er} novembre 1954 qui, lui, n'a pas eu le temps d'écrire à sa femme et ses enfants avant de mourir...

4/ ALGERIE 1945 : La question Indigène – Auteur Mr TINTHOIN – 1^{er} Episode

Avant d'assurer le développement de l'agriculture et de l'industrie, c'est-à-dire des moyens essentiels de la vie matérielle du pays, il faut garantir sa stabilité politique.

Au point de vue ethnographique, la population indigène se compose d'un vieux noyau berbère, qui a conservé ses qualités et ses défauts, auquel est venu s'amalgamer, au 7^e et 11^e siècles, quelques conquérants arabes, qui ont imposé « *par le sabre* » une religion de conquête : le mahométisme. Les indigènes s'y sont convertis d'une façon toute extérieure, conservant leurs vieux fonds frondeurs, ennemi de toute autorité, prêt à adhérer à toutes les dissidences religieuses et politiques, adoptant les formules verbales et les étiquettes les plus hétéroclites, mais restant au fond ce qu'il n'a cessé d'être : anarchique et indépendant.

Jusqu'ici, en Algérie, le conquérant français a été accepté, plus à l'Ouest qu'à l'Est, parce qu'il apportait la stabilité politique, la paix intérieure et – il ne faut pas l'oublier – la prospérité. Il suffit de comparer l'état économique instable et les genres de vie nomades et rudimentaires de l'autochtone, esclave du joug turc en 1830, avec la richesse agricole du pays et le standard de vie de l'indigène de 1945, auquel s'offrent bien des perspectives sociales, administratives et humaines. Il ya des pauvres fellahs – il y en a toujours eu -, mais aussi des intellectuels, de riches commerçants, de puissants caïds indigènes. Il y a deux éléments à considérer :

-La population rurale,

-et la population urbaine

L'élément rural, lié à la terre depuis de longs siècles, comme nos paysans d'Europe, est attaché à ses traditions, se contente de peu, travaille le sol avec opiniâtreté, mais avec des moyens très rudimentaires. Sauf de rares exceptions (les Kabyles), il se compose, de toute antiquité, d'éleveurs plutôt que de cultivateurs. Indifférents à la politique, ces indigènes ne réclament qu'une alimentation fruste mais suffisante : surtout des céréales. Religieux et fanatiques, simples et naïfs, ils sont faciles à tromper, surtout par leurs coreligionnaires plus évolués. Ils n'aiment guère les « *déracinés* » de la ville dont ils critiquent l'évolution trop rapide hors des principes ancestraux.

Dans les cités, presque toutes de création européenne, il ya trois classes d'indigènes très différentes : Les intellectuels, les artisans et les marchands, la population flottante.

Les intellectuels, du médecin au secrétaire de commune mixte, jouissent d'un niveau de vie évolué, s'habillent et vivent à la française ; leurs sympathies vont aux Musulmans évolués du Caire et de Turquie.

Les petits artisans et les riches commerçants sont principalement occupés de gagner de l'argent, surtout actuellement, lorsque la demande l'emporte sur l'offre, la vente des produits est facile et rémunératrice. Ils soutiennent parfois les intellectuels par religiosité, mais le plus souvent, ils s'en séparent. Ils pensent surtout à accéder à la propriété urbaine ou rurale et parfois industrielle.

La population flottante a considérablement augmenté, dans les villes, dans ces dernières années. Attirée par la demande de main-d'œuvre urbaine, par la meilleure répartition des denrées contingentées, par la possibilité d'y vendre les articles rares provenant du superflu de leur ravitaillement, elle habite les « *bidonvilles* » des cités, gagne les faubourgs suburbains et les quartiers européens pauvres. Ces indigènes viennent de l' « *intérieur* », au détriment des campagnes qui se dépeuplent dangereusement. Sans occupation bien définie, prêts à tous les trafics, sans lien avec la bourgeoisie indigène, ni avec la terre qu'ils ont désertée, ils constituent un prolétariat victime du manque d'hygiène et de sobriété.

Une bonne politique doit développer l'enseignement professionnel agricole et industriel pour perfectionner les méthodes et améliorer le niveau de vie et élever l'individu.

Comme l'écrivait un Marocain : « *Civiliser, c'est multiplier des besoins* » mais c'est aussi « *les satisfaire dans la mesure du possible* ». La terre d'Afrique du Nord est-elle susceptible de satisfaire des besoins nouveaux, le milieu naturel n'impose-t-il pas une limite au développement du standard de vie ? Avec la paix et la prospérité françaises, la population musulmane s'accroît sans cesse, mais la possibilité de lui assurer un niveau de vie convenable est limitée strictement, dans ce pays semi-aride – situé à la limite du désert -, par le climat, la nature du sol et les procédés techniques. Dans les pays tropicaux, la prospérité agricole et économique n'a pas de lendemain, dès que cessent la sécurité et le goût de l'effort individuel : les oasis mésopotamiennes sont mortes, l'Egypte ne vit que par le Nil et les barrages britanniques, l'Algérie Romaine s'est écroulée sous l'anarchie berbère.

Politiquement, depuis un siècle, la France a oscillé entre deux méthodes : le protectorat et l'assimilation. La première, c'est la tutelle des autochtones – si divers selon les régions – exercée par leurs chefs traditionnels, religieux ou civils, et par des fonctionnaires français : chefs des bureaux arabes et administrateurs – favorables à l'indigène, quoi qu'on ait pu en dire. Cette méthode s'est affirmée au Maroc et en Tunisie, mais s'est amenuisée en Algérie, après la défaite française de 1870, en passant du régime militaire au régime civil, avec la victoire des colons républicains et l'octroi de la « *citoyenneté* » française aux indigènes israélites. Elle a connu une recrudescence sous les régimes autoritaires, qui n'étaient pas toujours arabophobes.

L'autre politique, celle de l'assimilation, a été celle des Républicains de 1848, de la Commune de 1871, des après-guerres de 1918 et de 1945. Pour ce qui est de ces deux dernières périodes, elle se justifie par le loyalisme indigène pendant les deux guerres mondiales. Cette union est la résultante d'une indéniable communauté d'intérêts, voisine du sentiment de patrie. Notre corps enseignant y a été pour une large part. Malheureusement, nos tiraillements intérieurs, l'étalage de nos faiblesses et de nos luttes politiques, l'appel à la clientèle électorale indigène, sollicitée par les partis extrêmes dès 1936, l'ignorance de la question locale psychologique, économique et politique de la part des « *métropolitains* », ont coïncidé avec la prise de conscience de leur force par les indigènes travaillés par les politiques étrangères les plus opposées. Le problème a été également faussé par le fait que l'Européen, inférieur numériquement, n'est pas uniquement français, mais en partie espagnol à l'Ouest, italien à l'Est, un peu Maltais au centre. Il y a bien un « *peuple algérien* » européen, mais chacun de ses éléments apporte, dans les problèmes politiques, sa « *mentalité* » différente

En définitive, la question indigène doit être abordée avec une tête froide, très au courant des réalités locales, physiques et humaines et éloignée des théories philosophiques et politiques, trop idéales pour être en rapport avec les faits et l'intérêt supérieur de la France.

A suivre : **La question colonisation.**

5/ Maroc - Algérie : à Oujda, bienvenue chez les Bouteflika !



La maison familiale, à l'angle de la rue Nedroma. © Hassan Ouazzani pour J.A.

Le président algérien a vu le jour et fait sa scolarité dans cette ville de l'Oriental marocain, avant de rejoindre les rangs du FLN. Retour sur l'enfance d'un chef.

Avec son imposante façade couleur saumon, son pied de mur rehaussé de pierres de taille, ses fenêtres et ses portes en fer forgé, elle ne passe pas inaperçue. Située à l'angle de la rue Nedroma, dans le quartier dit des Algériens, cette villa de 350 m² avec patio, petit jardin et figuier a été restaurée il y a quelques années par le consulat d'Algérie à Oujda après avoir été longtemps laissée à l'abandon.

Les riverains en connaissent les propriétaires, mais ne les ont jamais vus y entrer ou en sortir. "C'est la maison de la famille Bouteflika, confirme le marchand d'oeufs qui habite en face. De temps à autre, un homme vient relever le courrier et repart. Mais le président algérien n'est plus revenu ici depuis son élection." Aucune plaque, donc, ni de nom sur la boîte aux lettres. Comme si la famille du chef de l'État algérien, aujourd'hui âgé de 77 ans, tenait à garder l'anonymat.

Omission volontaire ?

À Oujda, distante d'à peine 5 km de la frontière avec l'Algérie, il ne reste, hormis cette maison familiale retapée à grands frais, que peu de traces des Bouteflika et de ses proches. À croire qu'on n'a pas voulu ou pu perpétuer le souvenir de sa présence, ni de celle de sa famille ou de ses nombreux compagnons de la guerre d'Algérie - que l'on continue d'appeler le clan d'Oujda. La plupart de ses anciens camarades de classe ou de jeu ne sont plus de ce monde. Quant à ceux qui sont encore en vie, beaucoup ont la mémoire qui flanche ou refusent poliment de s'épancher sur le sujet.

Omission ou volonté de gommer ses origines marocaines, la biographie officielle du président algérien ne fait aucune référence à son lieu de naissance. Ni même ne mentionne le nom de cette ville. Certains biographes ont même réécrit l'histoire pour le faire naître à Tlemcen. Et s'il lui arrive encore d'évoquer, comme il le fait souvent en présence de ses convives étrangers, son enfance et sa jeunesse à Oujda, il s'est toujours gardé d'aborder publiquement cette période de sa vie.

Pourtant, c'est au 6 rue Nedroma, le 2 mars 1937, qu'est né Abdelaziz Bouteflika, fruit du mariage en secondes noces d'Ahmed Bouteflika avec Mansouria Ghezlaoui. Originaire de Tlemcen - des milliers d'Algériens de Nedroma, Chlef, Maghnia, Mascara ou Msirda s'étaient installés dans l'Oriental marocain à partir de 1850, après la défaite de l'émir Abdelkader contre les Français -, son père était mandataire au marché d'Oujda.

Le père de Bouteflika décédera une année après la naissance de Saïd, dernier de la fratrie et aujourd'hui influent conseiller du président.

"Il donnait aussi un coup de main à Hadj Boussif, président de l'Amicale des Algériens de la ville, qui gérait un hammam, se souvient Ahmed Belal, 70 ans, ancien maquisard. Il était en quelque sorte son trésorier." Si le hammam Boussif, situé à deux pas de la rue Nedroma, est toujours en activité, personne ne se souvient du passage du père de Bouteflika qui décédera une année après la naissance de Saïd, dernier de la fratrie et aujourd'hui influent conseiller du président.

De l'autre côté de la vieille médina, existe un autre bain maure, le hammam Jerda. Selon une légende tenace, la mère du président, décédée à Alger en juillet 2009 à l'âge de 93 ans, tenait la caisse dans l'aile réservée aux femmes. Mais là encore, ni les registres de cet établissement fondé en 1907 ni les clients qui le fréquentent ne gardent trace de sa présence dans ces lieux.



Au côté de Houari Boumediène, à l'Assemblée nationale algérienne, le 29 septembre 1962. © Dalmas/Sipa

Mamma méditerranéenne....

Cliquez SVP sur ce lien pour la suite : <http://www.jeuneafrique.com/Article/JA2801p049.xml0/algerie-maroc-said-bouteflika-nacer-bouteflika-algerie-maroc-maroc-algerie-a-oujda-bienvenue-chez-les-bouteflika.html>

6/ A l'hôpital public de BOUFARIK, les cafards et les rats d'égout côtoient les malades

Invasion d'insectes, fuites d'eau, monticules de déchets... La visite de l'hôpital public de Boufarik, une ville située à 35 km à l'est d'Alger, fait froid dans le dos. Ici, les patients se soignent, en évitant de tomber encore plus gravement malade. Face à un manque d'hygiène criant, même le personnel médical semble avoir démissionné. Reportage dans un hôpital désaffecté, mais qui continue à recevoir des malades.



Fella n'oubliera jamais les jours qui ont suivi son accouchement. Un bonheur infini gâché par des nuits d'angoisse. Car, dans l'établissement public hospitalier de Boufarik, où Fella a donné la vie, les patients doivent cohabiter dans leur chambre avec d'étranges locataires, qui apparaissent surtout dans l'obscurité. "J'ai passé ma dernière nuit toute éveillée en prenant mon bébé dans mes bras. Les cafards surgissent de partout une fois la lumière éteinte", se souvient Fella, encore bouleversée.

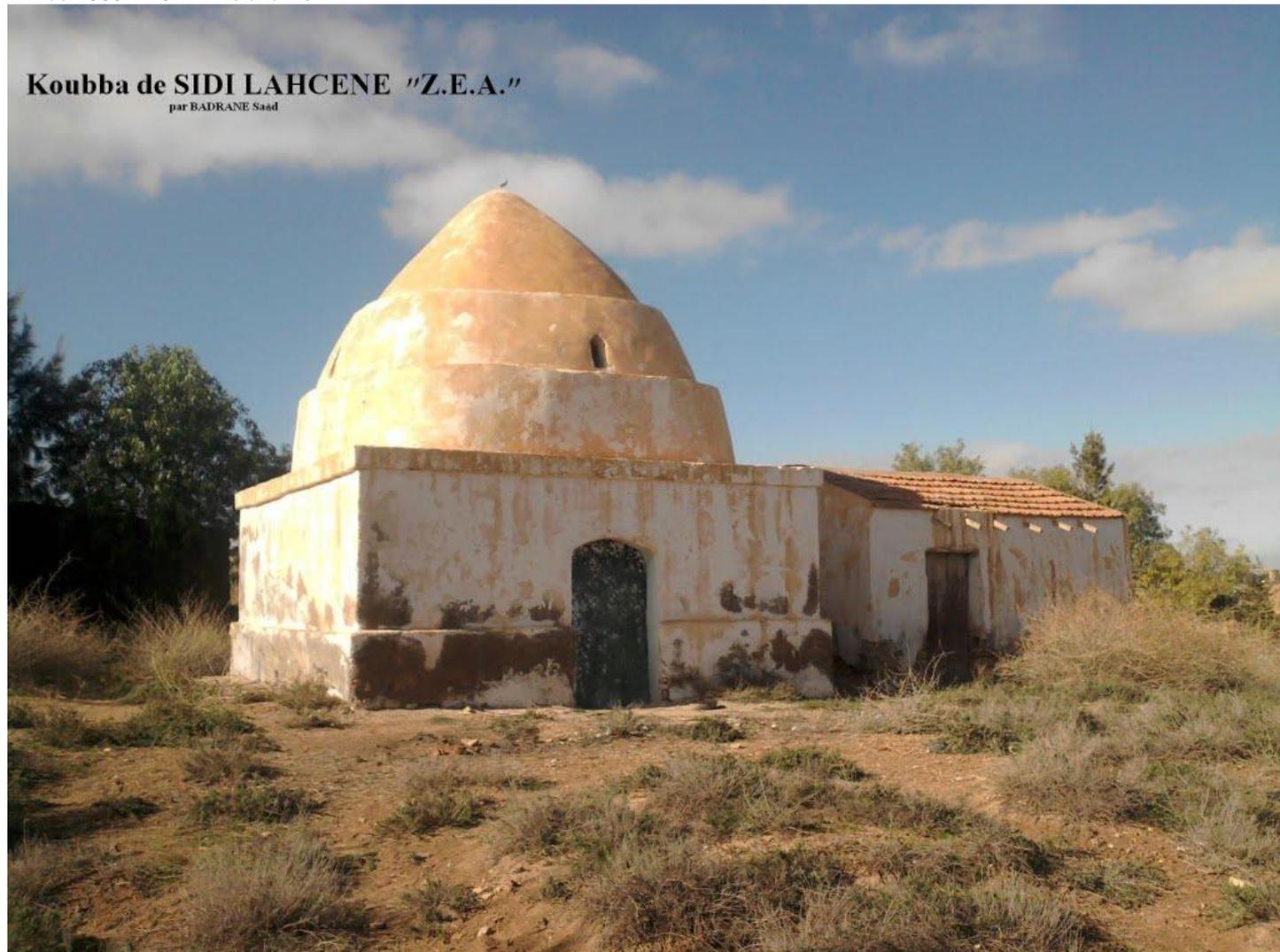
A Boufarik, les femmes enceintes connaissent la réputation de l'hôpital public de la ville, alors, lorsqu'elles s'y rendent pour mettre au monde leur enfant, elles prennent toujours soin de glisser dans leur sac, entre les couches, le linge neuf et la tétine, un insecticide. "C'est presque toutes les femmes qui apportent avec elles des insecticides pour se débarrasser des cafards", témoigne Fella.

Infesté par les cafards et les rats...

Cliquez SVP sur ce lien pour lire la suite : <http://www.algerie-focus.com/blog/2014/09/lhopital-public-de-boufarik-un-cimetiere-a-malades/>

EPILOGUE ZMALET-EL-EMIR-ABDELKADER

Année 2008 = 18 722 habitants



<http://www.algerie360.com/algerie/les-sangliers-ement-la-terreur-a-tiaret/>

Le P/APC de **ZMALET Emir Abdelkader** à quelques 150 km du chef lieu de la wilaya de Tiaret tire la sonnette d'alarme en adressant des correspondances à tous les décideurs de la wilaya et dont l'objet serait une plainte relatant les effets néfastes causés par un grand nombre de sangliers qui sont même entrés en ville, voire aux alentours du siège de la commune.

Ces sangliers ont causé des dégâts importants surtout dans les « zribas » des éleveurs. La panique a atteint un seuil important en notant que le sanglier peut-être porteur du virus de la fièvre aphteuse comme cela nous a été confirmé par l'inspecteur vétérinaire de la wilaya de Tiaret qui nous a informés que 30 sangliers ont été abattus lors d'une campagne d'éradication de cette bête. Selon notre interlocuteur, il reste 30 autres sangliers qui ont pris refuge dans les parages d'oued-Touil, non loin de la périphérie de la commune. Par ailleurs une source très proche de la conservation des forêts nous a informés que des hyènes ont causé des ravages au sein du cheptel bovin en errance dans la montagne de Temixi (Ain Hedid) et dont 30 carcasses de bovins ont été retrouvés par les bergers.

BON WEEK-END A TOUS

Jean-Claude ROSSO

